



Jeunes de banlieues. Construction identitaire, représentations de la sexualité et comportements sexuels à risque

Marta Maia¹

Abstract

The suburbs of Paris are shared between towns and neighbourhoods with different social characteristics, defining personal behaviours and social representations at the most intimate spheres like sexuality. From the observation of student's populations, we try in this paper to evaluate the importance of social condition and school contexts over sexual behaviour and representations, as well as their knowledge, beliefs, attitudes and practices regarding HIV infection. My purpose was to understand the configurations and layouts of the representations and behaviours by taking into account the scholar, social and cultural contexts of the subjects.

The sexual representations and experiences of individuals are too marked by the gender they belong to, which induces social roles and differentiated ideals and determines behaviours, namely those that concern the body and sexuality. The speeches of young people questioned in an ethnological investigation on sexual representations and existences in the Eastern suburb of Paris, denounce the opposition between feminine and masculine values, and show the difference between the representations and behaviours of young males and females.

Keywords

Love relations, sexual representations, risky sexual behaviour, Parisian suburbs, young people, socialisation

Relations amoureuses, représentations de la sexualité, comportements sexuels à risque, banlieue parisienne, jeunes, socialisation

¹ Centro em Rede de Investigação em Antropologia (Anthropology Research Centre), University Institute of Lisbon, martamaia72@yahoo.fr

Le terrain

La recherche dont je présente ici quelques aspects particuliers concerne les représentations et le vécu de la sexualité chez des adolescents scolarisés dans la banlieue Est de Paris. Elle a visé une analyse comparative de deux groupes de populations géographiquement proches mais distinctes sur le plan socioculturel: d'une part, les élèves d'un collège (Fabien) et d'un lycée (Jean Jaurès) publics, à Montreuil, qui ont des origines culturelles diversifiées et appartiennent aux classes moyennes et défavorisées; d'autre part, les élèves d'un lycée professionnel privé (Gregor Mendel) et ceux d'un établissement catholique privé (Institution Notre-Dame de la Providence), à Vincennes, qui appartiennent à un milieu aisé et sont majoritairement français d'origine. Cette comparaison permet de montrer l'influence des facteurs socioculturels sur la sociabilité, les relations amoureuses et les représentations de la sexualité et du VIH/sida de ces jeunes.

À partir de l'observation de ces populations, j'ai tenté d'évaluer l'importance du contexte social et scolaire sur les attitudes, les comportements, les représentations et les croyances autour de la sexualité et du VIH/sida. Soixante-dix-huit individus âgés de 13 à 20 ans, choisis aléatoirement, ont été interrogés en face-à-face, à la sortie des classes, dans des espaces publics (rue, cafés, squares...) entre 1998 et 2002. J'ai interrogé en face-à-face 22 élèves du lycée Jean Jaurès, 16 filles et 6 garçons, 28 élèves du lycée Gregor Mendel, autant de filles que de garçons, et 28 élèves de l'Institution Notre-Dame de la Providence, 16 filles et 12 garçons. Leurs témoignages sont cités entre guillemets et en italique. L'âge indiqué est celui qu'ils avaient au moment où je les ai rencontrés.

Les entretiens, enregistrés à l'aide d'un dictaphone, se sont déroulés le plus souvent dans la rue, mais aussi dans des cafés, à proximité des établissements scolaires. Les questions étant nombreuses, je rencontrais plusieurs fois les mêmes personnes, tantôt individuellement tantôt en groupe. D'un entretien à l'autre certaines questions se recoupaient permettant de confirmer ou d'infirmer les réponses des interlocuteurs. Des liens de confiance se sont progressivement instaurés, nécessaires pour saisir leurs représentations du monde et comprendre leur langage et leur univers quotidien.

De par leurs profils – l'une plus populaire, l'autre socialement plus favorisée – ces deux villes se prêtaient parfaitement à l'objectif de ma recherche, celui de comparer des milieux socioculturels différents. Mais cela aurait aussi bien pu se passer ailleurs. À Saint-Denis et Versailles, à Bobigny et Neuilly, à Sarcelles et Gennevilliers, dans le XV^{ème} et dans le XVIII^{ème} arrondissement de Paris, etc. La population de Vincennes est donc économiquement plus aisée et culturellement moins diversifiée que celle de Montreuil.

Par ailleurs, alors que l'Institution Notre-Dame de la Providence et le lycée Gregor Mendel sont des établissements scolaires privés, sélectifs et de petite dimension, le lycée Jean Jaurès est un établissement public de grande dimension et les règles de conduite qui y sont imposées sont très largement plus souples que celles en vigueur dans les écoles privées.

Les banlieues

Dans les représentations sociales, le terme banlieue renvoie à la précarité sociale et au métissage culturel. Les jeunes des banlieues (expression qui sous-entend le tissu juvénile des banlieues déshéritées) vivent dans un cadre urbain défavorisé, ils sont souvent les premiers touchés par le chômage et sont en grande partie issus de l'immigration. L'amalgame entre immigrés et délinquance ethnicise les tensions sociales. Les jeunes issus de l'immigration font souvent l'expérience du racisme et de l'exclusion.

Des attitudes de rejet des populations issues immigration de la part de certains jeunes des classes aisées ont été observées dans le cadre de notre enquête. Ces derniers considèrent, par exemple, que c'est un privilège pour les étrangers résidents en France de bénéficier des mêmes droits sociaux que les nationaux, ils ont très peu d'amis d'origine étrangère et se mélangent rarement aux jeunes de condition sociale modeste.

« Je pense qu'on les accueille bien, on offre pas mal de choses pour qu'ils puissent s'intégrer, mais ils ne font pas beaucoup d'efforts. » (Fille, 16 ans, Vincennes)

L'impossibilité d'atteindre des buts socialement valorisés et des situations d'échecs répétés sur les plans scolaire, affectif et social, sont des facteurs générateurs de violence, devenue expression d'une révolte, d'un malaise. La violence devient ainsi un élément de l'identité de groupe (Woods, 1990). Ces jeunes sont dans cette galère que François Dubet décrit comme une situation de marginalité des jeunes qui est 'un texte dans lequel se lisent les formes du pouvoir et de l'oppression' (Dubet, 1987). Les jeunes des banlieues déshéritées compensent les sentiments de marginalité et d'ennui par la création de bandes soudées par des liens communautaires très forts.

La drogue peut servir le lien social. Ne pas partager la drogue avec les autres équivaut à une fuite face aux relations de sociabilité et à l'appartenance au groupe de pairs. La drogue occupe la même place cérémonielle que le partage d'alcool dans la société: il réinstalle le lien social (Fabre-Vassas, 1989). Comme l'a observé Annie-Hélène Dufour (1989) dans le cadre des tournées dans les cafés de Provence, refuser de payer sa tournée équivaut à rejeter l'alliance et la communion, à couper la communication et à s'exclure du groupe. L'invitation à boire de l'alcool pour les uns, à « rouler un joint » pour les autres, est 'l'argument pour recréer le lien social' (Nahoum-Grappe, 1989: p. 75). Certains adolescents se voient contraints de consommer de la drogue (le plus souvent des drogues douces) pour montrer leur lien avec les « gars de la cité » et pour ne pas souffrir une exclusion du groupe des « potes ».

Un autre facteur de violence et de délinquance est indubitablement le fossé qui sépare l'idéologie de la société de consommation et les difficultés économiques de ces jeunes.

« On peut rien faire, on peut pas sortir, quoi, parce qu'on n'a pas de fric. On galère pour acheter nos fringues... On n'a pas d'ordinateur, nous, hein ! On va pas en boîte... On se fait jeter ! » (Garçon, 16 ans, Montreuil)

Dans les représentations sociales, le terme banlieue évoque la pauvreté et la violence de certains grands ensembles urbains. Il y a néanmoins deux sortes de banlieues, celle que l'on pourrait appeler des déshéritées et celle des héritiers (Bourdieu, 1979; Bourdieu & Passeron, 1964)².

Montreuil et Vincennes sont des villes voisines, mais entre elles demeure une frontière: celle des classes sociales et de leur identité en négatif, c'est-à-dire, une construction identitaire en opposition à l'autre. Les habitudes vestimentaires, comme le refus des jeunes des milieux privilégiés de porter des survêtements en opposition aux jeunes des banlieues défavorisées qui font du vêtement de sport un uniforme, en sont un exemple visible.

L'exclusion ne s'exprime pas géographiquement mais en termes socioéconomiques. La marginalité n'est pas spatiale mais sociale, c'est-à-dire la seule situation périphérique n'est pas un augure de marginalité. Le terme banlieue recouvre donc bien des réalités différentes.

Outre l'environnement social, le type d'établissement scolaire fréquenté est déterminant pour la construction identitaire des jeunes interrogés. De nombreux élèves des établissements scolaires privés de Vincennes habitent d'autres villes de la banlieue parisienne, mais c'est à l'école qu'ils passent la plus grande partie de leur temps, y tissent des relations de sociabilité, y apprennent certaines normes et valeurs. Le milieu scolaire constitue sans doute un important facteur d'insertion sociale et de construction de la sociabilité. Être inscrit dans un lycée privé amène à côtoyer des gens de statut social élevé et fréquenter un lieu où l'on apprend à se comporter en fonction de cette appartenance sociale.

« Mes amis, c'est des gens de la Providence, de l'endroit où je fais de la danse et ma famille, mes cousins. Je connais personne à Noisy-le-Sec (...) Moi, je suis dans le bon côté de Noisy-le-Sec, mais c'est vrai qu'il y a des endroits qui ne sont pas fréquentables. Moi, j'habite dans un quartier pavillonnaire. Pendant les vacances, il y a eu des problèmes avec les jeunes des cités voisines... On s'entend pas. Ils nous insultent à chaque fois qu'on passe, ils nous traitent de gosses de riches, ils nous ont piqué notre courrier et tout ça. » (Fille, 17 ans, Vincennes)

Ainsi se profilent des groupes de jeunes qui, bien qu'appartenant à la même génération et à la même région géographique, ne participent pas à la même sous-culture, avec son cortège de goûts, d'opinions, de marquages vestimentaires, verbaux et gestuels, de relations sociales, amicales et amoureuses. Chaque système culturel propre

² Je fais ici référence à l'inscription des sujets dans une classe sociale et à leur capital économique et culturel, selon les concepts de Bourdieu. Dans son œuvre, Pierre Bourdieu insiste sur l'importance des facteurs culturels et symboliques de la reproduction sociale. Avec Jean-Claude Passeron, il montre que le système d'enseignement contribue à donner une légitimité au rapport de force à l'origine des hiérarchies sociales, car le système éducatif transmet des savoirs qui sont proches de ceux qui existent dans la classe dominante. Ainsi, les enfants de la classe dominante disposent d'un capital culturel qui leur permet de s'adapter plus facilement aux exigences scolaires et, par conséquent, de mieux réussir dans leurs études.

à une société comporte des sous-systèmes qui particularisent différents espaces sociaux (Hebdige, 2008).

Construction identitaire et relations familiales

Les jeunes issus de familles immigrées doivent composer avec plusieurs sources culturelles et faire face à certaines difficultés. Il est impossible de faire abstraction des traits culturels qui nous sont transmis pendant l'enfance, mais en même temps la société d'accueil réclame d'une personne d'origine étrangère, en échange d'une citoyenneté à part entière, l'assimilation, c'est-à-dire, qu'elle renonce à ses racines (Clanet, 1985; Mucchielli, 1992). Dans ce contexte, les jeunes doivent faire un effort particulier pour aboutir à une union dialectique des cultures. Or, devant la bipolarisation de son identité, qui puise dans deux champs référentiels distincts, l'enfant d'immigrés est d'autant plus capable d'intégrer dynamiquement des systèmes de valeurs différents en une nouvelle structure identitaire que le statut social de sa famille sera élevé et qu'il se sentira accepté et valorisé par la société (Lepoutre, 1997).

« La plupart des métiers les moins payés, ce sont les Arabes qui les exercent. »

(Garçon, 15 ans, Montreuil)

« On est tous dans la même galère. » (Garçon, 15 ans, Montreuil)

« Il n'y a pas de différence entre nous. On est tous dans des cités. » (Fille, 16 ans, Montreuil)

La famille est déterminante pour la construction identitaire des adolescents. C'est en grande partie au sein de la famille que s'édifie l'éducation sentimentale. Pour la plupart des jeunes interrogés, indépendamment du sexe, de l'âge, du contexte social et de l'origine culturelle, la famille est au premier rang des « choses importantes dans la vie », suivie de près par l'amour, la santé et le travail. Par ailleurs, l'allongement de la scolarité retient l'adolescent dans le foyer familial, ce qui provoque un ajournement de l'indépendance des jeunes, un accroissement du contrôle parental et un prolongement de la période adolescente (Anatrella et al, 1999; Courtney et al, 2001).

Le contrôle familial est variable selon le contexte socioculturel et le sexe (Callu et al, 2005; Hurtig et al, 1991; Le Breton, 2008). Il est généralement plus accentué pour les filles que pour les garçons, particulièrement dans les familles arabes et portugaises, pour des raisons culturelles, et il s'exerce surtout sur les sorties, les fréquentations et les tenues vestimentaires. Par ailleurs, les parents délèguent souvent aux fils le devoir de surveiller les filles, mais l'inverse n'est plus le cas. Les filles n'ont jamais à leur charge la surveillance de leur(s) frère(s), bien qu'il arrive qu'elles soient tenues de surveiller leur(s) sœur(s) cadette(s). Ce contrôle s'exerce surtout pendant l'adolescence, dans le but d'empêcher les fréquentations amoureuses et les « mauvaises fréquentations ».

« Mes parents n'aiment pas que je sorte. Ils sont très méfiants. » (Fille de parents maghrébins, 16 ans, Montreuil)

« J'achète mes vêtements avec ma mère. Si je vois un truc, je lui demande. Mais il faut qu'elle soit d'accord. (...) Le week-end, je sors jamais. (...) Je fumais, mais j'ai arrêté parce que j'avais peur que mes parents le découvrent. » (Fille de parents portugais, 18 ans, Vincennes)

Ces filles parviennent parfois à « baratiner » leurs parents afin d'obtenir ce qu'elles souhaitent. Elles déploient des stratégies pour contrecarrer l'autorité parentale, bien que celle-ci soit fort présente.

Dans le contexte parental arabo-musulman, couramment décrit par les enquêtés comme le plus sévère, les parents, tout en maintenant l'apparence d'une autorité inflexible, finissent par donner à leurs filles l'occasion de sortir, mais dans une stratégie du non-dit et à l'intérieur de certaines limites. Ce qui est permis n'est pas forcément avoué. L'important est de maintenir l'apparence d'une sagesse irréprochable du côté des filles et d'une dure sévérité du côté des parents, préservant ainsi l'honneur de la famille. L'honneur consiste à maintenir une image, qu'elle soit ou non illusoire. Cela est également vrai pour les familles portugaises, bien que les travaux au sujet de l'honneur portent le plus souvent sur le contexte arabo-musulman (Camilleri, 1992; Rudder, 1985; Tersigni, 2001). La préoccupation des parents pour leurs filles est fonction d'une pression sociale qui consiste en une anticipation des représailles morales imposées socialement. Préserver l'honneur revient à échapper à ces dernières³.

Les filles de parents français et africains des établissements scolaires publics sont plus libres que leurs camarades issues de l'immigration maghrébine et portugaise ainsi que celles des classes aisées qui fréquentent les établissements privés, ce qui se reflète dans leurs comportements amoureux : elles sont sexuellement plus précoce et comptabilisent plus de partenaires sexuels.

« Je suis assez libre. Je sors toujours le week-end. » (Fille de parents français, Montreuil)

« Ils ne contrôlent pas vraiment. Ils me laissent faire ce que je veux. » (Fille de parents africains, 15 ans, Montreuil)

Mais l'écart entre les sexes perdure, bien qu'il soit moins flagrant parmi les enfants de parents français – notamment dans les classes aisées où les garçons sont parfois aussi surveillés que les filles – que dans les familles maghrébines ou portugaises où les garçons ont davantage de liberté que les filles.

L'autorité parentale s'exerce principalement sur l'emploi du temps, les fréquentations et sur le corps de l'adolescent, notamment l'habillement, la coupe de cheveux, la nourriture, etc.

³ D'où l'importance du voile, qui sert alors à entretenir l'illusion de la vertu et permet des écarts dans l'observance des règles sociales, tout en évitant de mettre en jeu l'honneur familial. Se cacher derrière le voile devient une ruse employée par les femmes pour se déplacer librement sans être repérée et discréditée (Hessini, 2000).

Les adolescents fuient souvent le milieu parental. La conquête d'indépendance et la négociation d'un espace d'autonomie au sein de la famille fait partie du processus de construction identitaire à l'adolescence.

« J'aime bien ma famille, mais bon, j'ai presque 18 ans et mes parents sont encore trop accrochés à moi, donc, moi, je les fuis, je sors le plus souvent possible. »
(Salomé, 17 ans, Vincennes)

Les adolescents manifestent un besoin de se déprendre de l'emprise des parents, ce qui se traduit parfois par une dévalorisation de l'image parentale. Leurs sentiments oscillent entre une demande et un rejet de la présence parentale, surtout chez les jeunes issus de l'immigration car, d'un côté, à la différence de générations vient s'ajouter l'écart créé par des repères culturels différents, d'un autre côté, les racines culturelles, le statut d'étranger et un vécu de la stigmatisation que partagent les parents et leur descendance peuvent, au contraire, accroître la cohésion, voire le repli familial. L'ambiguïté des sentiments est peut-être plus vigoureuse encore chez les filles, qui ont des relations à la fois proches et conflictuelles avec leurs parents et se sentent simultanément très attachées à la famille et étouffées par celle-ci. Les adolescents maintiennent donc un discours normatif même s'ils laissent transparaitre, à certains moments, des sentiments et des attitudes de rébellion et de détachement à l'égard des parents. L'adolescence ne peut se comprendre qu'en tenant compte des rapports avec la famille (Benghozi, 1999; Coenen, 2004; Lagrange & Lhomond, 1997; Thériault, 2003).

La sexualité est un sujet de conversation prohibé entre parents et enfants arabes musulmans, détourné par le biais de la plaisanterie entre les portugais et plus courant au sein des familles françaises. Bien qu'à des degrés divers, c'est le respect du principe de pudeur qui est à l'œuvre. Les enfants de parents français ont une éducation plus libérale en matière de sexualité et en parlent plus souvent. Cependant, la communication passe plus par les femmes que par les hommes. D'une part, les filles se confient plus que les garçons, d'autre part, les mères sont plus à l'écoute que les pères, même s'il arrive qu'une relation privilégiée s'installe entre père et fils.

Le dialogue sur la sexualité se fait le plus souvent de façon détournée, vague et impersonnelle. Il est plus facile de parler de sexualité en général que de sa propre sexualité, qui pour les adolescents sert précisément de tremplin au détachement vis-à-vis des parents. Un corps que l'adolescent voudra donc préserver des ingérences, notamment de la part des parents.

Relations amoureuses et représentations de la sexualité

On assiste depuis les années 1970 à une prolifération et à une consommation croissante de la pornographie (films, magazines, minitel rose, sex-shops, pornographie sur l'Internet...) (Fourgnaud, 2006). Dans mon échantillon, les filles manifestent des sentiments de gêne vis-à-vis de la pornographie, à l'inverse des garçons, principaux consommateurs de ces produits où la femme est souvent assimilée à un objet sexuel.

- « C'est bestial. Ça m'intéresse pas du tout. » (Fille, 18 ans, Vincennes)
« Je trouve que c'est vulgaire. En plus, ça donne une sexualité débridée, genre le mec en train d'asticoter la meuf par derrière. Elle, elle est une vulgaire créature. Franchement, je regarderai jamais ça. » (Fille, 16 ans, Montreuil)
« Mon père, il a plein de cassettes de cul chez lui. Ça m'arrive de les regarder, mais il le sait pas, tu vois. » (Garçon, 19 ans, Vincennes)
« Je pense que c'est pas mal. Ça permet au moins d'apprendre. » (Garçon, 20 ans, Montreuil)

Pour la plupart des garçons interrogés, la pornographie est un moyen d'apprentissage de la sexualité. Or, si la pornographie sert d'apprentissage de la sexualité, à l'évidence, les images qui y sont véhiculées (sexualité exhibitionniste, violente, sans dimension affective et relationnelle, misogynie, exaltation de la toute-puissance et de l'agressivité masculine...) (Gavard-Perret, 1999) risquent de se refléter dans le vécu de la sexualité des jeunes.

Les filles qui se montrent moins gênées par les images pornographiques sont celles qui ont eu davantage d'expériences sexuelles et qui n'excluent pas l'éventualité d'avoir des rapports sexuels sans être amoureuses. Comme les garçons au début de l'adolescence, dans un climat d'éveil sexuel, elles manifestent de la curiosité pour la pornographie, même si celle-ci est davantage une affaire masculine.

Les représentations de l'homosexualité sont, elles aussi, marquées par une différenciation de genre. Son acceptation fait presque l'unanimité parmi les filles, à l'exception de quelques-unes, plus attachées aux valeurs religieuses (chrétiennes comme musulmanes). La religion n'est toutefois pas le seul facteur de rejet de l'homosexualité. En général, les garçons des milieux défavorisés, n'acceptent pas l'homosexualité, ni masculine, dévalorisante (surtout le rôle passif), ni féminine, perçue comme une perte des femmes au détriment des hommes. Elle est, pour eux, une pratique dégradante, perverse (tout comme la pornographie et la prostitution le sont au regard des filles), contre-nature et pernicieuse. L'idée de famille homosexuelle est décriée. Les homosexuels ne pourraient constituer une famille et avoir une descendance car cela serait « *contre-nature* », contre l'ordre de l'univers voulu par Dieu ou par la Nature (Dagognet, 1999).

- « A la limite, je m'en fiche d'être draguée par une fille, je me dirais qu'elle me trouve jolie ! Et je lui dirais que je ne suis pas homo, ils comprennent assez sur ce plan là. » (Fille de parents français, 17 ans, Vincennes)
« Moi, ça me répugne. Le mariage entre homos, ça, je suis contre. Ils sont pédés, ils sont pédés, qu'on légalise pas leur mariage comme ça ! Encore plus avoir des enfants, parce que c'est un déséquilibre pour l'enfant de se rendre compte qu'il y a deux femmes et qu'il y en a une qui joue le rôle de l'homme. (...) je trouve pas ça très sain, pas très catholique. (Fille de parents portugais, 18 ans, Vincennes)
« Ils sont trop sales. Personnellement, ça me dégoûte. Je sais qu'il y en a qui disent "ouais, t'es pas tolérant", mais c'est ma façon de penser, c'est tout. J'en connais pas et j'ai pas envie d'en connaître. (...) C'est des malins, les pédés. Genre, ils veulent un papier pour se marier et après, ils veulent adopter des enfants. Il faut arrêter le

délire ! T'imagines, le gosse, il voit deux mecs en train de s'emballer toute la journée !

» (Garçon de parents maghrébins, 18 ans, Vincennes)

« Se faire enculer, c'est dégradant. » (Garçon de parents français, 14 ans, Montreuil)

Les enfants de parents maghrébins et portugais des milieux populaires réunissent des caractères communs dans leurs représentations de la sexualité et de la vie amoureuse: des attitudes marquées par la pudeur et la retenue pour les filles, qui ne conçoivent pas une relation sans sentiments, qui ont moins de partenaires amoureux que les filles de parents français et sont plus tardives au premier rapport, et une valorisation de la virilité pour les garçons.

Quant aux comportements sexuels, on remarque une plus grande précocité chez les jeunes montreuillois que chez les vincennois, sauf les filles d'origine maghrébine et portugaise, pour qui le premier rapport signifie davantage une perte – celle de la virginité – qu'un gain – celui de l'expérience. Pour les jeunes des classes populaires, le premier rapport sexuel est surtout un acte initiatique, alors que pour ceux des classes aisées la dimension affective a une importance accrue, car les premiers attribuent davantage d'importance aux aspects expérientiels de la relation sexuelle que ces derniers, chez qui le romantisme et l'expression des affects représentent le noyau dur de ces relations. Ces derniers sont en général plus surveillés (par les parents comme par l'institution scolaire) et affirment que les études sont prioritaires sur la vie amoureuse.

Les comportements varient aussi en fonction du genre: les garçons sont en général plus précoces que les filles, même si l'écart d'âge varie en fonction de l'environnement socioculturel. Ils ont tendance à cacher leurs sentiments et à surdimensionner le nombre de partenaires et d'expériences sexuelles, à l'inverse des filles. Pour elles, l'amour est indissociable du sexe, ce qui n'est pas toujours le cas pour les garçons.

Les comportements sexuels à risque

Dans l'imaginaire social des classes populaires, il y aurait une polarisation entre le sexe pour le sexe et le sexe comme pratique amoureuse. Cette représentation de la sexualité va de pair avec la valeur attribuée à la réputation des filles. Celles-ci cherchent à échapper à l'étiquette de fille facile et à correspondre au modèle de la fille sérieuse qui attend pour passer à l'acte, est amoureuse, « *ne couche pas avec n'importe qui* » et cherche une relation à long terme. Cette logique devient à son tour une stratégie de (fausse) protection contre le VIH/sida. D'une part, une fille n'oserait pas proposer un préservatif car cela signifierait non seulement qu'elle doute de son partenaire et qu'elle n'est pas amoureuse, mais aussi qu'elle a eu de nombreuses expériences sexuelles, ce qui est mal perçu. D'autre part, pour le garçon, proposer un préservatif revient plus ou moins à traiter sa partenaire en « *fille légère* » et à avouer qu'il ne s'agit pas d'un engagement dans une relation à long terme, sérieuse, ce qui diminuerait ses chances de séduction et la probabilité du passage à l'acte. Aussi associe-t-il l'image de la fille sérieuse, qui a peu d'expérience sexuelle, à la pureté. La pureté éthique correspondrait ainsi à une pureté du sang.

Une association entre le sain et le propre, et entre le malsain et le sale est manifeste. Le danger viendrait de la souillure (Douglas, 1971). A leurs yeux, une personne sale serait dangereuse alors que la propreté assurerait une protection contre les maladies. Ainsi, ces jeunes, particulièrement les musulmans, sont plus nombreux à croire que se laver après les rapports sexuels est un moyen de se protéger contre le VIH/sida. La pureté des sentiments, la force naturelle de l'organisme et les habitudes d'hygiène participent aux logiques de fausse protection.

« Il a pas une tête de quelqu'un qui a le sida ! » (Maryam Fille, 17 ans, Montreuil)

« Je vais pas coucher avec n'importe qui ! » (Fille, 16 ans, Montreuil)

« Non, je fais confiance parce qu'il est vraiment clean, tu vois. » (Fille, 18 ans, Vincennes)

« Si tu prends n'importe qui qui passe et tu fais l'amour avec elle, forcément... Faut les sélectionner, aussi ! » (Garçon, 18 ans, Vincennes)

Ensuite, les garçons, notamment ceux des classes défavorisées, ont un fort sentiment de puissance masculine. La virilité est pour eux une valeur capitale qui doit être exacerbée. Honneur et virilité seraient alors mis en cause par le préservatif, signe de peur (de l'infection par le VIH/sida).

Par ailleurs, la sexualité est de l'ordre de l'intime et le tabou qui imprègne la communication sur ce sujet entre adultes et jeunes, d'un côté, entre garçons et filles, d'un autre côté, constitue un frein à l'écoute des messages préventifs énoncés par des adultes ainsi qu'au dialogue sur la contraception dans le couple même.

A cela s'ajoute le goût du risque (Le Breton, 1995) propre aux adolescents, particulièrement les garçons, et la soif d'expérience, l'envie de constater et de décider par soi-même, sans que les adultes leur disent ce qu'ils doivent ou ne doivent pas faire.

Le contexte socioculturel et éducationnel de l'adolescent détermine ses intérêts, son comportement et ses capacités d'assimilation. Les informations relatives au VIH/sida sont mieux assimilées par les individus des milieux aisés que par ceux des milieux défavorisés. Les « fausses croyances » (Mendes-Leite, 1995) sur le sida ainsi que les comportements à risque sont plus fréquents parmi les jeunes des classes populaires et les enfants de migrants. Ces derniers reçoivent deux sortes d'informations et d'influences en ce qui concerne la sexualité et le VIH/sida : les représentations véhiculées par leur famille et les informations biomédicales sur la sexualité et le sida transmises par les médias, les pairs et l'école.

Ainsi, les jeunes des classes populaires sont doublement exposés au risque d'infection par le VIH/sida car ils sont sexuellement plus précoces, côtoient la violence et la toxicomanie, ont plus de conduites à risque en général et sont moins informés sur les MST (maladies sexuellement transmissibles).

Les connaissances au sujet du sida semblent aujourd'hui acquises, mais les rapports sexuels ont lieu parfois encore sans protection, filles comme garçons ne semblant pas systématiquement envisager le risque de transmission des MST et parfois celui de la grossesse également. Les prises de risque vis-à-vis de l'infection par le VIH/sida persistent car, d'une part, le préservatif est, pour les jeunes interrogés, synonyme de méfiance, de

crainte, de désengagement (sentiments qui sont aux antipodes de l'amour, alors qu'ils sont en quête d'amour et de liberté), d'autre part, ils ne semblent pas toujours envisager le risque de contamination et ne se sentent pas toujours concernés. L'imaginaire des adolescents demeure ingénu et romantique, centré sur le sentiment amoureux et la fidélité.

Le rôle du genre dans les comportements sexuels à risque

Les jeunes adoptent une pluralité de logiques préventives dans le sens de se mettre dans la norme pour ainsi se mettre hors de danger, qui vont de la stratégie d'évitement de partenaires qu'ils considèrent potentiellement dangereux à celle d'une sélection des conquêtes amoureuses basée sur un jugement esthétique ou éthique de l'autre. En effet, une opposition apparaît dans les représentations entre une *altérité néfaste*, un risque venant de 'l'autre différent', et une 'intimité protectrice' (Mendes-Leite, 1995a). Une relation amoureuse avec quelqu'un de beaucoup plus âgé ou d'un milieu social différent ou encore d'une autre origine culturelle, sera considérée plus dangereuse qu'une relation entre personnes qu'ils se représentent comme proches. Bien connaître son partenaire amoureux et se faire confiance deviennent des protections imaginaires (Mendes-Leite, 1995b) contre le sida. Le préservatif devient synonyme de méfiance, de doute, de crainte et, par conséquent, nécessite uniquement le temps que l'inconnu devienne connu et que la confiance s'installe. Bien que le préservatif soit le moyen le plus fréquemment cité lorsque l'on parle de protection, c'est la fidélité qui paraît l'emporter comme pratique prévalente de prévention contre le sida. La fidélité est, en effet, une valeur cotée et répandue chez les adolescents, alors que l'usage du préservatif est perçu comme une contrainte, un mal nécessaire et quelque chose de provisoire. L'abandon du préservatif (sans test de dépistage préalable) est alors conçu comme une preuve de confiance et d'engagement, qu'un test de dépistage viendrait contredire (Maia, 2004).

« Disons que quand le mec ne met plus le préservatif, il y a un truc qui veut dire que là, quand même, il y a un truc en jeu, et le mec, il pense pas que je vais me casser la gueule à lui refiler un truc, et vice-versa, quoi. C'est quand même une preuve de confiance. Ça prouve que t'as pas l'intention d'aller voir ailleurs, quoi. » (Fille, 18 ans, Vincennes)

Enfin, le préservatif est, en règle générale, une affaire masculine. Ce sont les garçons qui se procurent les préservatifs, qui les ont sur eux et qui les utilisent le moment venu. Les filles se sentent peu concernées par le maniement du préservatif (de l'achat jusqu'à l'usage), tout comme les garçons s'impliquent peu dans l'évitement des grossesses non désirées. Cela n'est pas sans lien avec l'environnement éducatif. En effet, alors que les parents fournissent des préservatifs à leurs fils, les filles évitent d'en avoir sur elles de peur que les parents s'en aperçoivent. Au mieux, ces derniers l'emmènent chez le gynécologue pour une prescription de pilule contraceptive. Or, voilà un partage des tâches qui peut se transformer en entrave aux comportements préventifs. La gestion du risque est associée pour la fille à la pilule et pour le garçon au préservatif, ce qui

rappelle, d'ailleurs, une différenciation de genre où la sexualité féminine serait associée aux sentiments d'amour et de don et la sexualité masculine plutôt à la recherche du plaisir, comme l'a également noté Thériault (2001; 2004; 2006).

De nombreuses filles concentrent leurs inquiétudes autour de la grossesse et se sentent hors de danger lorsqu'elles utilisent une contraception orale. D'autres ne s'estiment pas concernées par le chapitre de la prophylaxie et, le moment venu, la laissent aux mains de leur partenaire. De leur côté, les garçons sont plutôt soucieux de leurs performances sexuelles, ils déclarent ne plus se poser de questions sur la sexualité, car ils estiment qu'à partir d'un certain âge ils sont censés tout savoir sur le sexe, et tentent de montrer de l'assurance, dans un souci d'affirmer leur virilité et leur accès au statut d'adulte. Le premier rapport représente pour eux l'accès au statut d'homme et, dans un souci d'honorer ce statut, ils croient tout savoir et tout contrôler au sujet de la sexualité et surdimensionnent leurs sentiments d'auto-confiance. La question du VIH/sida est alors reléguée au deuxième plan (Maia, 2004).

Par ailleurs, la contraception est associée à la pilule contraceptive, alors que le préservatif est considéré par la majorité des adolescents uniquement pour ses qualités prophylactiques contre les maladies. Par conséquent, l'abandon du préservatif au profit de la contraception orale, souvent déjà présente, se fait d'autant plus rapidement.

« Je voudrais utiliser le préservatif, mais après, quand ça devient sérieux, la pilule. »

(Fille, 16 ans, Vincennes)

Ça dépend à quel stade on en est. Au départ, le préservatif, et après, quand ça se stabilise, la pilule. » (Filles, 17 ans, Vincennes)

« Le préservatif, c'est surtout un moyen de se protéger contre les MST, parce que maintenant presque toutes les filles prennent la pilule. » (Garçon, 18 ans, Vincennes)

Ainsi, parce qu'ils ne se sentent pas concernés par le problème du VIH/sida, s'estimant hors de danger grâce aux manœuvres de (fausse) protection; parce qu'ils acceptent le risque comme une propriété inhérente à la vie; parce qu'ils n'oseraient pas demander un test à leur partenaire amoureux pour contrôler, à l'image d'un agent de police, son état de santé; ou simplement par peur d'un mauvais résultat, les adolescents maintiennent des conduites à risque et parfois considèrent le test de dépistage comme superflu.

Enfin, les seules connaissances ne garantissent pas forcément des conduites prophylactiques, mais un lien manifeste apparaît entre de meilleures connaissances, une condition sociale confortable et une plus grande vigilance face aux MST dans les comportements sexuels des jeunes.

Les peurs irrationnelles face au VIH/sida

Certaines croyances résultent aussi d'une ré-interprétation sociale de la maladie. C'est le cas de la croyance que les pratiques sexuelles considérées comme hors norme sont plus dangereuses vis-à-vis de la transmission des MST que d'autres pratiques socialement mieux acceptées; ou encore l'idée que la sodomie ou les rapports bucco-génitaux ne

comportent aucun danger de transmission, car ces pratiques ne sont pas entendues comme des rapports sexuels proprement dits, alors qu'ils ont appris que les voies de transmission sont « *les rapports sexuels et le sang* ».

Ces croyances, qui vont le plus souvent dans le sens d'estimer le sida comme « *une maladie très contagieuse* », n'empêchent pas pour autant les adolescents d'avoir des rapports sexuels non protégés. Des comportements à risque peuvent donc côtoyer des peurs irrationnelles. Ainsi, avoir des rapports sans préservatif avec des personnes dont ils ne connaissent pas le statut sérologique est une situation tout à fait courante, parfois sans le sentiment de courir un risque, mais ils refuseraient d'embrasser une personne séropositive, tout en sachant que la salive n'est pas un vecteur de transmission du VIH/sida. De même pour un simple contact, comme serrer la main ou encore l'utilisation commune des toilettes, le sentiment de risque est amplifié par la peur de l'infection.

« Même si je sais que ça se transmet pas par la salive, j'irais pas rouler une pelle [embrasser] à quelqu'un qui est séropositif. » (Fille, 18 ans, Vincennes)

« J'en ai connu un [séropositif] en vacances. (...) Tu sais, il avait un piercing là, sur la narine, et des fois quand il le nettoyait et tout, il saignait un peu, quoi. Bon, là, on n'approchait pas trop de la salle de bain, des trucs comme ça, quoi. » (Garçon, 18 ans, Vincennes)

Ceux qui sont plus familiers avec le préservatif, particulièrement les adolescents qui ont bénéficié de campagne de prévention au collège et qui n'ont jamais eu de rapports sexuels non protégés, ont moins de mal à l'accepter et le perçoivent rarement comme un élément perturbateur de la relation sexuelle. La perception négative du préservatif semble plus fréquente chez les jeunes des milieux défavorisés, cependant, celle-ci n'est pas exclusive des classes populaires, elle existe aussi parmi les sujets des milieux aisés, mais se fonde souvent sur d'autres raisons. En effet, il n'est pas rare que les jeunes abandonnent le préservatif au cours de la relation amoureuse sans avoir fait de test de dépistage au préalable, parce qu'ils se sentent protégés par leur environnement social « *supérieur* » (puisque'ils recrutent leurs partenaires dans leur propre milieu et estiment qu'ils sont des gens « *biens* », qui n'ont pas « *une tête à avoir le sida* ») et par l'amour – puisque leurs relations sexuelles sont le plus souvent cimentées par des sentiments amoureux, aux antipodes la défiance et du malheur (Maia, 2004).

Conclusion

L'expérience sexuelle de chacun est d'abord marquée par l'appartenance de sexe, qui induit des rôles sociaux différenciés, et elle tient aussi aux contextes sociaux, culturelles et institutionnelles dans lesquels est vécue la sexualité. Les sentiments d'un individu ne sont perceptibles qu'en référence à son statut (âge, genre, appartenance social, contexte culturel, etc.). Néanmoins, on retrouve des caractéristiques identiques dans des groupes de sexe, d'âge, d'origines culturelles et de milieux sociaux différents. C'est pourquoi nous ne pouvons dresser des groupes marqués par l'origine culturelle ou sociale bien délimités et cloisonnés. Mon but n'a pas été celui de classer les gens par

catégories distinctes et incompatibles mais de comprendre les configurations et les agencements des représentations et des comportements en tenant compte du contexte où s'insèrent les sujets. Il est hasardeux d'affirmer, par exemple, que ce sont les jeunes français de parents français qui manifestent les représentations et les comportements sexuels les plus libéraux et égalitaires sans préciser les différences issues de l'appartenance sociale, ou encore, du genre. Par exemple, les garçons des classes populaires et les filles des classes aisées n'ont pas les mêmes comportements et représentations que les filles des classes populaires et les garçons des classes aisées, bien qu'étant tous Français de parents français. L'intérêt de comparer des populations issues de milieux socioculturels distincts est justement d'éviter de prendre un phénomène généralisé pour une spécificité culturelle.

Aussi, dans une même classe sociale, des comportements différents selon le contexte familial et scolaire demeurent-ils. Ces aspects plus nuancés sont détectables uniquement à travers des enquêtes qualitatives et s'avèrent susceptibles de compléter les enquêtes nationales à caractère plus général, telle que l'enquête ACSJ (Lagrange & Lhomond, 1997).

La prévention, construite généralement sous forme d'un message unique, doit tenir compte des critères socioculturels qui agencent les représentations et les pratiques des jeunes. Par exemple, les jeunes des classes défavorisées connaissent rarement le vocabulaire scientifique lié à la sexualité utilisé dans les campagnes de prévention⁴, et développent des fausses croyances liées à une logique de protection imaginaire (Mendes-Leite, 1995b) par la virilité, l'hygiène, la normalité, etc.

Les individus ne sont pas égaux devant le risque: la population des établissements scolaires privés s'est révélée mieux informée en matière de sexualité et de VIH/sida, bien que moins expérimentée, que celle des établissements publics, pourtant plus précoce, et les filles se montrent mieux informées que les garçons. Les enquêtes montrent que les opinions varient fortement avec le niveau d'éducation: les groupes les plus diplômés semblent mieux intégrer le discours médical, tandis qu'au bas de l'échelle sociale dominant les fausses croyances sur le VIH/sida (Bajos et al, 1998).

Une autre barrière à la prévention réside dans le fait que les individus ne perçoivent pas toujours le risque de contamination par le VIH/sida pour eux-mêmes. La menace de l'infection n'est pas systématiquement perçue comme tangible mais comme une réalité lointaine, en dehors de leur propre univers, appartenant à une marginalité qui leur est étrangère. Ce sentiment est atténué chez les jeunes qui connaissent, dans leur entourage proche, une personne séropositive, ce qui contribue non seulement à une prise de conscience du risque, mais aussi à une moindre intolérance et culpabilisation des porteurs du virus. Le rejet des personnes atteintes, qui oblige au silence autour de la séropositivité et augmente la souffrance des personnes atteintes, est donc doublement pénalisant: pour les individus et pour la santé publique.

⁴ Les jeunes enquêtés posaient des questions sur la signification de termes tels que masturbation, fellation, sodomie. Pour désigner ces pratiques sexuelles, ils utilisent des termes argotiques, comme pipe et se branler.

Les connaissances des jeunes sur le VIH/sida sont assez bonnes, mais ce savoir ne se traduit pas toujours dans les pratiques. Un écart persiste entre les représentations et le vécu de la sexualité, spécialement en ce qui concerne la contraception et le risque de transmission du VIH/sida. Les jeunes interrogés tiennent un discours qui reproduit les messages préventifs mais qui ne trouve pas toujours d'écho dans leurs pratiques.

La protection à l'égard des IST en général et du VIH/sida en particulier est simultanément acceptée et disqualifiée. D'un côté, les jeunes sont au courant des risques (bien que la gestion des risques se fasse différemment selon le contexte socioculturel), d'un autre côté, le préservatif est parfois négligé, vécu comme une manifestation de méfiance et représenté comme étant en contradiction avec la valeur fidélité.

Aussi, les rapports sont, la plupart du temps, spontanés, non prémédités, et les jeunes ne prévoient pas toujours de protection à l'avance. Ils préfèrent parfois prendre le risque plutôt que de différer le rapport amoureux. A cela s'ajoute le fait que le préservatif est plutôt « *une affaire d'hommes* ». La prévention aurait à gagner si elle passait davantage par les femmes, non seulement les filles, mais aussi les mères, qui sont davantage à l'écoute et détiennent plus souvent que les hommes le rôle de confidentes (Ferrand, 2007).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Anatrella, T. et al. (1999) Un nouvel âge de la vie: Le temps de la postadolescence. Toulouse, Érès.
- Bajos, N., Bozon, M., Ferrand, A., Giami, A., Spira A. & Groupe ACSF (1993) Analyse des comportements sexuels en France. Paris, La Documentation Française.
- Bajos, N., Bozon, M., Ferrand, A., Giami, A., Spira A. & Groupe ACSF (1998) La sexualité aux temps du sida. Paris, Presses Universitaires de France.
- Benghozi P. (1999) Adolescence et sexualité. Liens et maillage-réseau. Paris, L'Harmattan.
- Bourdieu, P. (1979) La distinction. Critique sociale du jugement. Paris, Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1998) La domination masculine. Paris, Seuil.
- Bourdieu, P. & Passeron, J.-C. (1964) Les Héritiers. Paris, Éditions de Minuit.
- Callu, É., Jurmand, J.-P. & Vulbeau, A. (eds.) (2005) *La place des jeunes dans la cité. Tome 2, Espaces de rue, espaces de parole*, Paris, L'Harmattan, 215-232.
- Camilleri C. (1992) Évolution des structures familiales chez les Maghrébins et le Portugais de France. *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 8 (2), 133-146.
- Clanet, C. (1985) L'interculturel en éducation et en sciences humaines. Éditions de l'Université de Toulouse-Le Mirail.
- Coenen, R. (2004) Éduquer sans punir: une anthropologie de l'adolescence à risque. Toulouse, Érès.
- Courtney M. E. et al., (2001) Foster Youth Transitions to Adulthood: A Longitudinal View of Youth Leaving Care. *Child Welfare*, 80 (6), 685-717.
- Dagognet, F. (1999) La famille sans la nature: une politique de la morale contre le moralisme. In: Borrillo, D., Fassin, E. & Iacub, M. Au-delà du PaCS. L'expertise familiale à l'épreuve de l'homosexualité. Presses Universitaires de France, pp. 79-85.
- Douglas, M. (1971) De la souillure: essai sur les notions de pollution et de tabou. Paris, François Maspero.
- Dubet, F. (1987) La Galère : jeunes en survie. Paris, Arthème Fayard.

- Dufour, A.-H. (1989) Café des hommes de Provence. *Terrain*, 13, Boire, 81-86.
- Fabre-Vassas, C. (1989) La boisson des ethnologues. *Terrain*, 13, Boire, 5-14.
- Ferrand, A. (2007) *Confidents. Une analyse structurale de réseaux sociaux*. Paris, L'Harmattan.
- Fourgnaud, A (2006) *Les jeunes et le sexe*. Paris, Presses de la Renaissance.
- Gavard-Perret J.-P. (1999) Le voile de la nudité. *Gradhiva*, 25, 15-25.
- Handman, M.-E. (1997) La stigmatisation des femmes à travers les représentations du sida véhiculées par les médias. *Transcriptase*, 52, 12-13.
- Handman, M.-E. (1995) Violence et différence des sexes. *Lignes*, 25, Violence et politique, Hazan, 205-217.
- Hebdige, D. (2008) *Sous-culture: Le sens du style*. Paris, La Découverte.
- Herssini, L. (2000) Signification du voile au Maroc. Tradition, protestation ou libération. In: Bourqia, R., Charrad, M. & Gallagher, N. (eds.) *Femmes culture et société au Maghreb. Culture, femmes et famille*, vol. 1. Casablanca, Afrique Orient, pp. 91-104.
- Hurtig, M.-C., Kail, M. & Rouch, H. (eds) (1991) *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*. Paris, Éditions du CNRS.
- Lagrange, H. & Lhomond, B. (eds.) (1997) *L'entrée dans la sexualité. Le comportement des jeunes dans le contexte du sida*. Paris, La Découverte et Syros.
- Le Breton, D. (1995) *La sociologie du risque*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Le Breton, D. (2008) Adolescence, famille et conduites à risque. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratique de réseau*, 1 (40), De Boeck Université, 217-226.
- Lepoutre, D. (1997) *Coeur de banlieue: codes, rites et langages*. Paris, Odile Jacob.
- Maia, M. (2004) *Sexualités adolescentes*. Paris, Pepper.
- Mendes-Leite R. (1995a) "Combien" ou "comment"? : le multipartenariat sexuel et la gestion des risques de transmission du sida. *Quels corps? Constructions sexuelles*, 47-48, 70-91.
- Mendes-Leite, R. (1995b) Identité et altérité. *Protections imaginaires et symboliques face au sida. Gradhiva*, 18, Jean-Michel Place, 93-103.
- Mendes-Leite, R. & Proth, B. (2000) D'une norme à l'autre? De quelques conséquences de l'assignation sexuelle. *Le Journal des Anthropologues*, 82-83, Anthropologie des Sexualités, AFA, 71-90.
- Mucchielli, L. (1992) Le choc des cultures, dynamique de l'histoire. *Sciences Humaines*, 16, 16-17.
- Nahoum-Grappe, V. (1989) Boire un coup... *Terrain*, 13, Boire, 72-80.
- Rudder, V. de (1985) L'obstacle culturel: la différence et la distance. *L'Homme et la Société*, 77-78, 39-45.
- Tersigni, S. (2001) La virginité des fille et "l'honneur maghrébin" dans le contexte français. *Hommes & Migrations*, 1232, 34-40.
- Thériault, J. (2001) L'intimité au fil du temps. In: Crépault, C. & Lévesque G. (eds.) *Éros au féminin et au masculin*. Presses de l'Université du Québec à Montréal, pp. 45-61.
- Thériault, J. (2003). Sexual and non-sexual intimacy in romantic relationships during late adolescence: The role of the mother-daughter relationship. *Electronic Journal of Human Sexuality*, 6(3), 1-3.
- Thériault, J. (2004) Young people and erotic intimacy. *Sexologies*, 134(9), 39-44.
- Thériault, J. (2006) Intimité et sexualité à l'adolescence. *Counselling et Spiritualité/and Spirituality*, 25 (1), 9-27.
- Woods, P. (1990) *L'ethnographie de l'école*. Paris, Armand Colin.

Marta Maia obtained her Doctor degree of Social Anthropology in 2002 at the École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris. She has focused in the last 15 years on research about HIV infection, viral hepatitis, risky sexual behaviour, sexuality and gender. She co-chaired the Conference "VIH Portugal 2009" in Lisbon, focusing on improved testing and earlier care of HIV-infected persons across Europe, and remains co-chair of this initiative. Currently, she is auxiliary researcher in Centro em Rede de Investigação em Antropologia (Anthropology Research Centre), University Institute of Lisbon.